

La communauté vecteur d'intégration ?

Jacques Barou (*)

Les formes communautaires sont diverses : des communautés "SAS" vers l'intégration et des communautés "figées" qui naissent du "vide" et de la disparition des réseaux de proximité.

La problématique de l'intégration est souvent traitée du point de vue de la société qui accueille les immigrés et beaucoup plus rarement du point de vue des immigrés eux-mêmes. Des modèles théoriques de l'intégration ont été élaborés par des sociologues de différentes écoles et ont été ensuite la source d'inspiration de diverses politiques se réclamant parfois d'une spécificité nationale. Qu'il s'agisse des modèles dits «multiculturels» en usage dans les pays anglosaxons ou des modèles centrés sur l'individu comme dans la tradition politique française, ils sont loin de rendre compte de la diversité foisonnante et de la complexité des processus par lesquels les immigrés s'efforcent de trouver leur place dans leur nouveau milieu de vie tout en gardant un lien avec celui qu'ils ont quitté, fut-ce à travers la fréquentation de gens et de lieux censés le leur rappeler.

L'étape du regroupement

Le paradoxe tient dans le fait que le sentiment de la réussite individuelle est souvent lié au fait que l'on se sent d'abord reconnu dans un milieu social souvent très localisé et constitué en partie, sinon parfois en totalité, de gens qui vous ressemblent et qui diffèrent en conséquence de la masse des citoyens auxquels les politiques d'intégration veulent vous amener à vous identifier. Dans l'intégration, on se pose souvent la question de savoir qui est ou non intégré et beaucoup moins souvent la question de savoir à quoi on est ou non intégré. Or les individus se pensent d'abord souvent comme membres d'un groupe aux limites concrètes et palpables dans lequel ils se sentent reconnus comme des acteurs à part entière et dans lequel ils peuvent espérer s'épanouir. C'est au sein de ce groupe qu'ils trouvent d'abord une entraide, une solidarité directe et surtout une convivialité, c'est-à-dire une possibilité de partager des «temps forts» avec des gens qui ont des références et une mémoire com-

(*) *Chercheur* au CERAT - CNRS,
Grenoble



mune. Ce groupe, on peut l'appeler «communauté». Mais il ne s'agit pas de la communauté abstraite, fondée sur la conscience d'avoir des intérêts communs, sur l'acceptation de lois communes et sur la culture d'une différence avec le reste de la population. Il ne s'agit pas non plus d'une communauté de «circonstance» comme le groupe informel constitué par des gens que divers processus de marginalisation ont conduits à se retrouver ensemble dans les mêmes lieux et qui n'ont pour tout fondement de lien social qu'un sentiment flou d'être victimes d'un rejet de la part de la société globale. C'est une communauté qui dispose d'une certaine capacité d'organisation à caractère pérenne et qui est susceptible de sécréter des leaders qui ne soient ni des représentants auto-proclamés tenant leur légitimité de la reconnaissance qu'ils parviennent à obtenir de l'extérieur, souvent de la part des pou-

voirs publics eux-mêmes ni des «caïds» qui s'imposent à travers des rapports de force. Si ce type de communauté dispose d'une hiérarchie, celle-ci ne peut être fondée que sur des rapports de confiance interne non institutionnalisés.

On pense bien sûr à ces reconstitutions de milieux sociaux et culturels par des immigrants ayant encore dans leur majorité été socialisés dans leur pays d'origine. De tels milieux ont été souvent décrits par les sociologues à propos des quartiers ethniques, des villages urbains, voire des bidonvilles. Comme l'observait Louis Wirth dans son ouvrage sur le ghetto, ces milieux reconstitués en s'appuyant souvent sur un territoire délimité auxquels ils s'identifient parfois ne sont en rien des répliques à l'identique de l'organisation de la société de départ. Même s'ils s'inspirent de celle-ci, ils n'en constituent pas moins une réalité fondamentalement différente inévitablement influencée par la société d'accueil et donc susceptible d'évoluer vers une plus grande ouverture.

Tous les immigrants ne passent pas par cette étape, même si, historiquement, il est prouvé que la grande majorité des vagues migratoires a connu d'abord diverses formes de regroupement dans les pays d'accueil avant de voir leurs composantes se disperser, avec des destins variés, dans leur société d'adoption. Il y a quelquefois des personnalités fortes qui choisissent d'emblée de s'éloigner

de leur groupe d'origine, allant jusqu'à refuser d'en parler la langue et d'en conserver les pratiques culturelles. Ceux-là pensent que le milieu reconstitué étouffe leurs aspirations à la liberté et à la réalisation de soi. Ils croient, à tort ou à raison, avoir les moyens de s'épanouir en cherchant directement leur place au sein de la société d'accueil. Il y a bien sûr des cas de réussite brillante mais aussi sans doute de nombreux échecs car il n'est pas aisé de créer du lien dans un univers dont on ne maîtrise pas tous les codes et qui, de surcroît ne voit pas venir à lui les nouveaux arrivants avec beaucoup de bienveillance.

Il y a aussi ceux qui sont issus de milieux qui dans leur terre de départ étaient déjà entrés dans des processus de décomposition et de dysfonctionnement. Ceux-là n'ont souvent ni la ressource de reconstituer une communauté protectrice ni la ca-

pacité individuelle de se trouver à l'aise dans le milieu d'accueil. Ils entrent souvent d'emblée dans une dynamique de marginalisation qui peut les conduire à devenir des assistés.

Si un certain nombre de gens s'accordent pour souligner le rôle néfaste des communautés, il faut aussi mentionner les effets négatifs de leur inexistence sur les processus d'intégration des individus à la société d'accueil. En l'absence d'un tel milieu, certains nouveaux arrivants se retrouvent isolés de tout groupe d'appartenance et ne parviennent pas à établir du lien social avec un environnement qui leur est trop étranger et trop lointain.

Diversité de devenir des communautés

Faut-il pour autant ne voir dans la communauté, au sens où nous en parlons ici, c'est-à-dire un regroupement informel mais cependant solidaire et cohérent, qu'un «sas» permettant l'atténuation des effets de déracinement vécus par beaucoup de migrants et favorisant leur adaptation progressive à un milieu plus large dans lequel ils sont ultérieurement appelés à vivre ?

Tout dépend bien sûr du milieu communautaire en question, de ses capacités à prendre en compte tous les individus qui le composent et de ses possibilités de transformation et d'évolution. Certains milieux communautaires ont tendance à se figer. S'ils offrent toujours des ressources en matière de protection et de solidarité pour les individus qui y participent, ils ont tendance à limiter leurs marges d'initiative et de liberté et à maintenir des modes de domination de certains sur les autres, comme la domination patriarcale qui, dans une société d'accueil plus sensible aux attentes des femmes et des jeunes, apparaît vite comme un archaïsme difficilement supportable. A terme, de tels milieux communautaires risquent d'imploser du fait des contradictions qui existent entre eux et un monde extérieur qui ne peut manquer d'influencer l'ensemble de leurs membres. Les conflits intergénérationnels en particulier y sont nombreux.

Quand les membres de ces communautés initiales deviennent plus familiers avec le pays dans lequel ils se trouvent et quand une partie croissante d'entre eux peut en acquérir la citoyenneté, la communauté peut se transformer en groupe de pression. C'est ce qui a pu être observé en particulier aux Etats-Unis. Toutefois, le lobbying que ces groupes sont capables d'organiser ne bénéficie pas de ma-

nière égale à tous leurs membres. Les leaders sont en général les premiers et les mieux servis. Par ailleurs là où ce système de pression communautaire a tendance à se généraliser, on constate un certain renforcement des inégalités entre les groupes selon les ressources que les uns et les autres sont capables de mobiliser. Si des politiques étatiques comme «l'affirmative action» sont apparues aux Etats-Unis, c'est pour corriger (souvent à la marge d'ailleurs) les inégalités qui s'étaient creusées entre les citoyens en raison de leur appartenance à des groupes de pression plus ou moins bien placés sur le plan économique et plus ou moins performants dans le domaine du lobbying.

La plupart du temps, que ce soit dans des pays à tradition «multiculturelle» ou «assimilationniste», sans doute moins différents qu'on veut bien le penser, le destin de ces communautés initiales nées du regroupement solidaire et plus ou moins organisé de migrants d'arrivée récente est de disparaître. Cela ne signifie pas que ceux qui les composent évoluent systématiquement vers des comportements plus individuels qui leur permettent de se passer de lien social et de convivialité. Souvent les gens cherchent et trouvent cela dans d'autres formes d'appartenance plus en phase avec la réalité de leur situation. Ainsi, on a pu observer que les jeunes générations issues des immigrations de la grande époque industrielle abandonnaient le milieu communautaire de leurs parents pour adhérer fortement aux valeurs du monde ouvrier, celui-ci prenant souvent la forme très concrète de l'usine dans laquelle on travaille et du quartier dans lequel on vit. On abandonnait la convivialité communautaire pour les temps forts et les rituels propres au monde ouvrier. Ainsi une identité de classe se substituait à une identité communautaire étroite et à travers cette nouvelle conscience d'appartenance, on pouvait progressivement éprouver le sentiment de participer, souvent d'ailleurs à travers des conflits, à la vie de la nation toute entière.

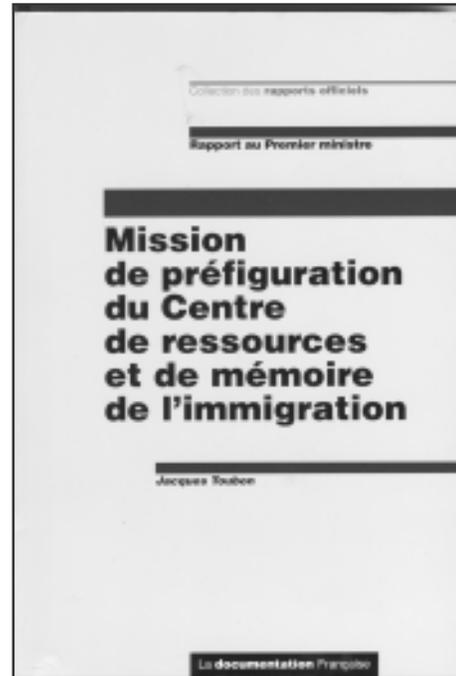
Même si on ne peut pas généraliser ce passage du lien communautaire au lien de classe, il a été pour quantité de migrants la principale voie vers l'intégration, le moyen d'éprouver la conscience du partage d'une même condition avec des gens venus d'horizons différents, le moyen de se sentir acteur de la vie sociale d'un pays. Pour beaucoup, l'ascenseur social a fait le reste. Le passage de la classe ouvrière aux classes moyennes rend la vie individuelle plus confortable à vivre. Il n'y a plus dès lors

de vie communautaire autre qu'élective et limitée au petit cercle de ceux avec qui on partage un plus de goûts et de valeurs qu'avec les autres. Tout un chacun vit plus ou moins ainsi et il n'y a pas là de contradiction avec le fait de se penser comme citoyen d'une nation ou d'un ensemble politique plus large.

L'émergence du vide

Plus de trente années de crise économique sont passées sur les pays d'immigration et aussi sur les pays d'émigration, eux-aussi souvent touchés par le délitement du lien social du fait d'un exode rural non contrôlé et de la perte des repères traditionnels. Les nouveaux migrants ont souvent des stratégies plus individuelles. Ils ne sont plus appuyés par un groupe qui soutient leur migration vers l'étranger ni accueillis par une communauté qui facilite leur adaptation au pays dans lequel ils arrivent. Ils naviguent entre «débrouille», recours aux services sociaux et appui sur des groupes qui ne peuvent leur offrir qu'une solidarité de circonstance et de courte durée.

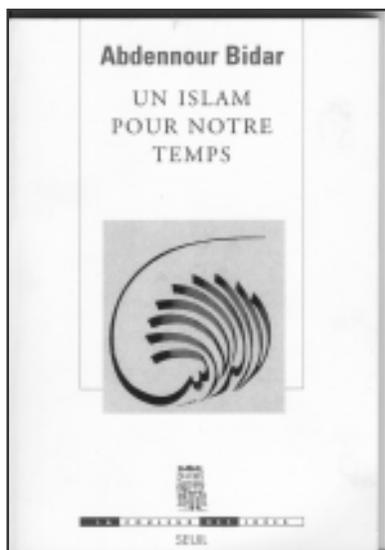
Dans les pays d'accueil, ceux des descendants de migrants qui sont restés «_bloqués_» au niveau de la classe ouvrière se replient sur une identité aigrie qui a tendance à «s'ethniciser», à se réclamer d'une appartenance nationale plus que d'une appartenance de classe. Ceci les amène à voir dans l'étranger, qu'il soit proche ou lointain, la force hostile qui menace leur emploi ou leur quiétude quotidienne. Ceux des migrants plus récents et de leurs descendants qui n'ont pas pu s'insérer durablement dans le monde du travail cherchent à se protéger contre l'isolement en adhérant à d'autres formes de vie communautaire, fondées non plus sur l'expérience partagée d'une trajectoire et sur le souvenir commun d'un pays et de sa culture mais sur une adhésion idéologique. Les religions apparaissent de ce fait comme le meilleur moyen de reconstruire du lien, de structurer une population en quête de sens. Mais en adhérant à une identité religieuse, on entre dans un univers communautaire plus abstrait. On y partage le respect de principes édictés par une autorité lointaine. On ne s'y transmet plus des valeurs communes par l'exemple et la densité des contacts. Si on peut trouver de la solidarité et du soutien dans de telles communautés, cela résulte d'une organisation plus ou moins formalisée. Si de telles organisations communau-



"Comment oeuvrer pour la reconnaissance de l'histoire de l'immigration dans la construction de la nation française, faire évoluer les regards et les mentalités au sujet des phénomènes migratoires, rendre compte de la vitalité des identités et des histoires multiples qui ont constitué la France, redonner en un mot, une place, une fierté, une identité à cette partie de l'histoire de France ?"

C'est à ces questions qu'ont dû répondre un certain nombre d'universitaires et de responsables d'associations en vue d'une mise en place d'un "musée de l'histoire et des cultures de l'immigration en France".

taires ont une puissance d'intégration c'est à travers l'exigence de plus en plus radicale de conformité aux préceptes qui unissent ses membres et en conséquence les distinguent du monde extérieur. On peut se sentir un acteur relativement épanoui de la vie de telles communautés mais c'est au détriment de ses chances de participation à la vie d'un univers plus large et plus composite. La progression des adhésions religieuses ne résulte fondamentalement ni d'une appétence particulière de certains migrants pour ce type de vie communautaire ni de l'efficacité de ceux qui s'efforcent de le promouvoir dans les pays d'accueil. Il naît tout simplement du vide qui existe ailleurs et en particulier de la disparition des communautés informelles de proximité qui, en s'appuyant sur des lieux qui inquiétaient pourtant les pouvoirs publics, tels le «café arabe», le bidonville portugais, le «foyer africain», offraient un espace de solidarité concrète et constituaient un sas relativement souple vers l'intégration à un milieu plus global ■



Une nouvelle communauté

Abdennour Bidar (*)

"La notion de communauté peut signifier simplement le partage de valeurs, de croyances et de pratiques qui ne demandent pas que tous vivent ensemble et de la même façon: on peut en être membre de façon purement intérieure, ou en tout cas très libre d'y entrer et d'en sortir, sans y «appartenir», c'est-à-dire sans être tenu d'agir et de penser comme tous ses autres adhérents. C'est le modèle de la communauté ouverte [...].

Pouvoir compter sur la présence d'une telle communauté peut même être indispensable à l'individu moderne. Car il y trouve de quoi se protéger contre les deux plus grands dangers des sociétés modernes: l'individualisme et le communautarisme.

L'homme contemporain est individualiste. Comme le déplorait déjà Alexis de Tocqueville, les individus ne voient plus ce qu'ils pourraient partager, et «chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres: ses enfants et ses amis particuliers forment pour lui toute l'espèce humaine quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux mais il ne les voit pas, il les touche et ne les sent point» (1). Or la communauté spirituelle définie comme un espace où des hommes viennent débattre de leurs convictions les plus profondes est un lieu où ils apprennent à dialoguer et à partager quelque chose de très intime. Ils y trouvent la preuve qu'ils ne sont pas seuls, et y découvrent l'amitié qu'on éprouve pour ceux qui ont la même démarche que soi. Au-delà, par la discussion qui permet à chacun de forger son propre point de vue, ils comprendront qu'on ne devient soi-même que par l'échange avec l'autre et seront donc non seulement respectueux mais «en demande» de la différence de l'autre, quel qu'il soit. Une telle communauté inculque à l'individu que la différence d'autrui vaut bien davantage qu'une tolérance: elle est une nourriture indispensable pour la construction de soi. Elle est ce *laboratoire* privilégié où des individus ont l'opportunité de comprendre la valeur de l'altérité dans la constitution de l'identité: «je ne deviens moi-même qu'en grandissant au milieu des autres» (ce qui est une vérité fondamentale de l'espèce humaine où la qualité d'homme se transmet et se reçoit des autres, nul n'apprend seul à marcher, parler, juger du bien et du mal, etc.). Les musulmans pourront donc, forts de cet apprentissage décisif, appartenir à nos sociétés modernes de la façon la plus constructive, c'est-à-dire en se portant au-devant de la différence de l'autre pour apprendre d'elle, parce qu'ils auront compris que la clé de la formation de sa personnalité propre est dans la discussion avec ceux qui sont différents de soi.

Quel meilleur remède à l'individualisme que la création de milieux (communautés spirituelles, associations aux objectifs divers) où l'homme, d'une part, trouve des choses à mettre en commun, et apprend d'autre part à se nourrir de la différence de l'autre?

L'autre danger, celui du communautarisme, se trouve lui aussi dissous par la création de communautés ouvertes. Car celles-ci ne menacent plus d'enfermer l'individu dans un corps social fermé. Le musulman qui en fait partie est un homme libre de circuler de sa communauté vers l'extérieur. Loin de l'empêcher de communiquer avec les non-musulmans, de vivre avec eux, elle l'encourage en effet à aller vers tous ceux qui ne lui ressemblent pas, qui ne partagent pas ses convictions, parce qu'elle l'aura formé à dialoguer et à se construire lui-même dans l'expérience de cette confrontation.

On cherche aujourd'hui de quelle façon éviter que nos sociétés soit se désagrègent (danger de l'individualisme), soit se divisent (danger du communautarisme), la grande question étant: comment faire en sorte que les hommes retrouvent le goût de vivre tous ensemble? Ce «goût des autres» ne peut être donné que par la constitution de communautés ouvertes parce qu'elles seules éduquent l'individu au prix de la différence. Dans cette matrice morale, il apprend à partager, à débattre, à accepter, à comprendre, à sympathiser, bref à *voir que l'autre lui est indispensable*, aussi bien par sa ressemblance (qui permet de partager) que par sa différence (c'est face à cette différence que l'on prend conscience de sa propre originalité). "

(*) Extrait de «Un islam pour notre temps», Editions du Seuil, 2004, pp. 67-71.

(1). *De la démocratie en Amérique* (1835), Gallimard, «Folio Histoire», tome II, page 385.